

## **Traduction littéraire** **L'art de se rendre invisible**

Monique Roy-Sole

Numéro 51, mars-avril 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42548ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy-Sole, M. (1989). Traduction littéraire : l'art de se rendre invisible. *Liaison*, (51), 10-11.

Traduction littéraire

## L'art de se rendre invisible

par Monique Roy-Sole

*Streakaline.* Dans le roman *Pic*, de Jack Kerouac, ce mot à la fois pittoresque et intrigant sert à désigner, dans l'argot des Noirs du Sud des États-Unis, un dessert de pauvre. *Streakaline*, c'est aussi le genre de mot sur lequel Daniel Poliquin devait se buter en traduisant l'œuvre du célèbre beatnik américain.

Se demandant ce que pouvait bien avoir l'air ce mets exotique, le traducteur et écrivain d'Ottawa a dû consulter des tas de bouquins de référence, des livres de recettes et même un *Noir des Carolines*. En vain. Personne ne pouvait identifier ce fameux *streakaline*.

Il ne lui restait alors qu'à puiser dans le fond de ses habiletés de traducteur et de son imagination d'écrivain : si le mot n'avait jamais été traduit, il faudrait inventer un équivalent français. Résultat : le *streakaline* de Jack Kerouac est devenu le *pouding chômeur* de Daniel Poliquin dans une traduction parue aux Éditions Québec/Amérique, en 1987.

La poursuite d'équivalents, ou la quête de mots justes pour bien refléter le texte original, est un des nombreux défis que présente la traduction littéraire. Au Canada, les épreuves intrinsèques de la traduction sont accouplées au fait que les traducteurs littéraires ne sont pas encore assez reconnus au niveau international.

Une partie du problème, selon Donald Smith, directeur des traductions aux Éditions Québec/Amérique, réside chez les éditeurs canadiens-anglais qui ont tendance à traiter la langue française comme langue étrangère. Lorsqu'il s'agit de traduire, par exemple, une œuvre canadienne-anglaise en français, celle-ci est le plus souvent envoyée à Paris. On ignore qu'il existe au Canada des ressources pour fournir une bonne traduction, parfois meilleure que celle réalisée en France, soutient Donald Smith.

*Le Canada français est dans une bonne position pour traduire, par exemple, des œuvres américaines. Les Français ne comprennent pas le slang américain tandis que les Canadiens non seulement le comprennent, mais savent l'interpréter dans une autre langue.*

Personne ne comprend mieux cette situation que Daniel Poliquin, le premier Franco-Ontarien à avoir traduit un ouvrage américain. Alors que sa traduction de *Pic* a été bien reçue au Canada français, en France la critique a été sévère. Les critiques ne voulaient pas admettre que l'argot du Sud des États-Unis ait été rendu en parler canadien-français et non en français dit international. Mais le public français était d'avis contraire : le premier tirage de la traduction, publiée par la Table Ronde de France (Paris), a été épuisé. Par la suite, la traduction a été reprise à 10 000 exemplaires dans la Collection Folio!

Au dire de Donald Smith, il faudrait que les éditeurs canadiens-français s'internationalisent en poursuivant davantage des marchés étrangers pour vendre leurs traductions. Mais il avoue que ceci ne se réalisera pas sans peine : *La traduction, c'est très dur au point de vue des ventes. On lit moins d'œuvres littéraires aujourd'hui, à part les best-sellers.*

Le Conseil des Arts du Canada demeure toujours la principale source de financement pour les traducteurs littéraires. Des subventions de 10 cents du mot sont accordées aux maisons d'édition. Pour obtenir une subvention du Conseil, l'ouvrage traduit doit être celui d'un auteur canadien, mais le traducteur ne doit pas nécessairement être citoyen du pays. Un budget de 577 000 \$ a été accordé au programme de traduction pour l'année 1988-1989. Chaque année, environ 75 demandes de subvention parviennent au Conseil pour des traductions anglaises et françaises, dont 95 pour cent sont acceptées.

Pour ceux rêvant de traduire un jour l'œuvre de leur auteur préféré, l'ascension n'est pas si simple : les principales maisons d'édition québécoises ont souvent recours à un groupe limité de traducteurs à qui sont confiées les grandes traductions canadiennes. Et n'est pas traducteur qui veut, lance Daniel Poliquin, qui lui-même a eu la chance d'avoir été invité par les Éditions Québec/Amérique à traduire *Pic*. Sa prochaine



Daniel Poliquin

entreprise pour cette même maison d'édition sera une version française de **Town and Country**, toujours de Jack Kerouac.

À l'occasion, il arrive qu'un traducteur littéraire en herbe s'engage à surmonter les obstacles. Tel fut le cas de Dorothy Howard, réviseuse de traductions au ministère fédéral du Revenu. Avidée de la culture japonaise, Dorothy Howard devint éprise du roman **Obasan** de Joy Kogawa, écrivaine canado-japonaise. Dès la première lecture de l'ouvrage, elle voulut à tout prix traduire ce journal intime d'une internée canado-japonaise durant la Seconde Guerre mondiale. Elle écrivit à l'auteure qui la référa à son éditeur. En vain.

La traductrice a néanmoins produit une première ébauche en 1985, sans l'appui d'un éditeur. Deux ans plus tard, en parlant de son projet à Donald Smith, un de ses collègues à l'Université Carleton, celui-ci exprima son intérêt à publier la traduction. Dorothy Howard a donc obtenu une subvention du Conseil des Arts du Canada pour compléter la traduction, publiée récemment aux Éditions Québec/Amérique.

Pour bien comprendre ce que l'auteure ressentait au moment où elle écrivait, et bien avant d'entreprendre la traduction, Dorothy Howard s'est plongée dans l'étude du sort réservé aux Canado-Japonais durant la dernière guerre. Son grand défi était de bien rendre les différences culturelles du roman à deux niveaux : la confrontation entre les cultures canadienne-anglaise et canado-japonaise

sur le plan historique; et la confrontation entre les cultures canadienne-anglaise et canadienne-française au niveau de l'interprétation. Elle devait constamment s'interroger sur l'objectif de Joy Kogawa avant de modifier le texte pour les lecteurs francophones.

La romancière Hélène Brodeur a relevé un défi différent, celui de réécrire elle-même ses trois **Chroniques du Nouvel-Ontario**, en anglais. Pour elle, c'était une façon de sensibiliser un public anglophone à certaines réalités du vécu des Canadiens français, réalités pas toujours bien comprises. De plus, Hélène Brodeur ne voulait pas confier ses romans à un traducteur parce que, souligne-t-elle, ils n'auraient pas été accueillis de la même façon sur le marché anglophone. Contrairement aux traductions courantes, les adaptations de ses romans ont été reçues par la critique comme des créations anglaises et non comme des traductions : *On m'analyse comme un écrivain, ce qui est bien différent d'un auteur traduit.*

Ayant fait pendant quinze ans de la traduction et de la révision de texte au gouvernement fédéral, Hélène Brodeur se sentait à la hauteur de la tâche pour traduire sa trilogie. Elle entreprit la traduction de **La Quête d'Alexandre**, son premier tome, aussitôt après la rédaction française de celui-ci, sans même avoir un éditeur anglophone en tête. L'ouvrage fut éventuellement publié par Watson and Dwyer, maison d'édition fondée à Winnipeg

par une ancienne collègue, Helen Watson.

La publication de la version anglaise de ses tomes n'a cependant pas été accomplie sans épreuves. Par exemple, les réviseurs des éditions Watson and Dwyer ont retranché certains passages du deuxième volume traitant de l'excision des femmes en Afrique, ce qui a étonné l'écrivaine. Malgré de telles omissions, elle ne regrette pas d'avoir entrepris la traduction elle-même. *Il aurait fallu autrement attendre que mes livres en français démarrent avant qu'une traduction soit même considérée. Et ils n'auraient peut-être jamais été traduits de cette façon.*

Certains maintiennent que le métier de traducteur est plus exigeant que celui d'écrivain. Chose certaine, tout traducteur n'est pas forcément écrivain et tout écrivain n'est pas nécessairement traducteur, avance Daniel Poliquin. *Un bon traducteur doit réussir à se rendre invisible, à ne pas trop faire ressentir sa présence dans l'ouvrage. Un traducteur qui se respecte, s'oublie, note-t-il.*

Bien que la traduction doive maintenir une fidélité à l'œuvre originale, elle ne saurait être littérale, précise Donald Smith. *Le défi, c'est de trouver l'équivalent dans le ton et l'image. Mais pour rendre l'atmosphère il faut souvent changer carrément de référence. Ça peut être une pomme en anglais et une orange en français. Qu'est-ce qui distingue alors une bonne traduction littéraire? Si on ne savait pas que c'était une traduction, on dirait : voilà une œuvre réussie.*



Dorothy Howard